



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

228 | Octobre-Décembre 2004

Varia

Notes laotiennes Populations montagnardes – Identité culturelle – Haï.

Yves Monnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/2567>

DOI : 10.4000/com.2567

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

Pagination : 387-424

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Yves Monnier, « Notes laotiennes Populations montagnardes – Identité culturelle – Haï. », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 228 | Octobre-Décembre 2004, mis en ligne le 13 février 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/2567> ; DOI : 10.4000/com.2567

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Notes laotiennes Populations montagnardes – Identité culturelle – Haï.

Yves Monnier

- 1 Pays essentiellement rural et sous-industrialisé, le Laos souffre d'abord de la pauvreté de ses infrastructures. L'ancienne route coloniale n° 13, rebaptisée Nationale 13, court du Sud au Nord de Paksé à Louang-Prabang par Vientiane. Excellente route au tracé difficile pour toute la partie située au nord de Vang Vieng, cet axe routier est l'axe obligé par lequel doit transiter l'ensemble des échanges entre le Sud et le Nord du pays car le Mékong, magnifique voie de pénétration vers la Chine, coupé par de nombreux rapides n'est pas la grande artère fluviale qu'il pourrait être. À partir de l'embranchement de Phou Khoun, la Nationale 7, qui file vers l'est du pays et le Vietnam, a été élargie et reprofilée avec l'aide de la coopération chinoise. Route de crête qu'on pourrait qualifier de panoramique, cette route a conservé quelques bornes à tête rouge, héritage de la colonisation. Aujourd'hui, elle désenclave le vaste plateau du Xieng Khouang et conduit à la Plaine des Jarres qui tire son nom de ces curieux vestiges d'une ancienne civilisation. Des liaisons transversales médiocres ne favorisent pas les échanges avec les pays voisins mais le pont de l'Amitié qui enjambe le Mékong, à quelques kilomètres en aval de Vientiane constitue une ouverture exceptionnelle vers la Thaïlande. Dès lors, on comprend parfaitement que le Laos soit ce conservatoire de coutumes et de traditions. La guerre a déplacé les populations mais les populations ont transporté avec elles leurs modes de vie (Goudineau et al., 1997). Aujourd'hui encore, la cueillette et la chasse couvrent une grande partie des besoins élémentaires des Laotiens. C'est ce Laos vivant en marge de l'économie mondialisée qui sera le cœur de notre propos.

Présentation du Laos

- 2 Pays de 236 800 km² et d'un peu moins de 5 millions d'habitants, le Laos, avec une densité de 21 habitants par km² est l'un des États les moins peuplés de l'Asie du Sud-Est. Étiré sur 1 000 km du nord au sud, entre les 14^e et 23^e degrés de latitude nord, le Laos s'inscrit dans la partie subtropicale et tropicale du Sud-Est asiatique. Adossé à l'ouest à la grande

artère du Mékong et ancré à l'est à la cordillère annamitique, le Laos ne s'inscrit que partiellement dans des limites naturelles. Pays enclavé et très peu peuplé, ce pays a été de tout temps et reste aujourd'hui une terre convoitée par ses deux grands voisins, le Vietnam à l'est, 230 habitants au km² et la Thaïlande à l'ouest, 120 habitants au km². Cette situation de désert jouxtant une terre surpeuplée et de pays pauvre voisin d'un pays riche et avancé tant sur le plan économique que dans le domaine social n'est pas sans risques d'autant plus que l'histoire, ancienne et récente, n'a cessé de créer des causes de conflits en générant chaque fois de nouveaux contentieux. Le Laos partage également ses frontières avec la Chine et le Myanmar au nord-ouest et avec le Cambodge au sud.

- 3 Terre convoitée, le Laos est également une sorte d'État tampon qui tient son existence de la volonté de ses puissants voisins de maintenir un *no man's land* empêchant toute confrontation directe. Mais si les pressions venues de l'Est furent parfois extrêmement vives, notamment dans la seconde moitié du XVIII^e siècle lorsque la dynastie annamitique de Hué a procédé à l'annexion de Xieng Khouang en lui donnant le nom de *Tranh Ninh*, la menace venait surtout de ses deux grands voisins turbulents et puissants de l'Ouest, la Birmanie et surtout le Siam. Sans revenir sur la longue histoire de cette région, donnons simplement quelques repères qui aideront à mieux saisir la situation actuelle.
- 4 Si l'histoire de la péninsule indochinoise, traversée du nord au sud par quatre longs fleuves descendus du Tibet – le Song Koï ou Fleuve Rouge, le Mékong, la Salouen et l'Irrawaddy – commence avec la migration de peuples venus de Chine méridionale à partir du VIII^e siècle, ce n'est qu'au XIV^e siècle qu'un puissant royaume « le Royaume du million d'éléphants » se constituera à l'emplacement du Laos actuel. Ce royaume de Lane Xang, fondé en 1353 par le prince Lao Fa Ngoum, connut un âge d'or vers 1650 mais s'effondra au milieu du XVIII^e siècle sous la pression des Annamites, des Birmans et surtout des Siamois. Le conflit entre la Birmanie et le Siam donna un répit au Laos mais ne suffit pas à retourner la situation, et vers 1780, les quatre « principautés » du Lane Xang, Louang Prabang, Vieng Chan future Vientiane, Champassak et Xieng Khouang furent soumises les unes après les autres, pillées et surtout dépeuplées. Car plutôt que d'occuper et de conquérir le territoire, les Birmans, comme les Siamois, déportaient les populations sur des terres à coloniser. En 1826, date à laquelle la France commence à s'intéresser à l'Indochine, les armées siamoises prenant prétexte de la rébellion de Chao Anou ravagent ce qui restait du Lane Xang, rasant Vieng Chan et déportent massivement les populations. Aujourd'hui près de 80 % des Lao vivent en Thaïlande, ce qui explique la condescendance mêlée d'arrogance avec laquelle ce pays considère son voisin laotien, d'autant plus que la Thaïlande est le seul pays du Sud-Est asiatique à n'avoir jamais été colonisé.
- 5 Au tout début du XX^e siècle, le Laos exsangue passe sous protectorat français. Si les quarante années de la Pax franca permirent de réunifier le pays, la Seconde Guerre mondiale, l'intervention japonaise et la volonté de reprise en main de la France allaient faire du Laos un des protagonistes des « guerres d'Indochine ». Allié au Viet-Minh, le Pathet Lao contribua à la chute de Dien Bien Phu en 1954. En 1965, les États-Unis essayèrent d'écraser les bases militaires communistes du Nord-Laos, centrées autour des points d'appui de Phongsali et Sam Neua sous un tapis de bombes. La paix ne fut rétablie qu'en 1975 après la chute de Saïgon. Le 2 décembre 1975, la monarchie fut abolie et la

République démocratique populaire lao fut proclamée. De cette époque douloureuse, on retiendra quatre conséquences :

- la transformation du statut des Vietnamiens, passés de celui d'alliés dans un juste combat à celui d'hôtes encombrants ;
 - la fuite vers l'étranger de tous les Laotiens qui ne souhaitaient pas l'arrivée au pouvoir des communistes ;
 - la persistance de zones de résistance dans le Nord montagneux où se sont regroupés les opposants au régime actuel et notamment les Hmong ;
 - l'importance des mouvements migratoires, d'abord libres puis encadrés, qui affecteront tout le pays.
- 6 Dans le cadre d'une politique volontariste, visant à limiter les cultures sur brûlis, le gouvernement a attribué aux migrants des terres dans le but de fixer les populations notamment les Lao Soung montagnards qui pratiquent le haï¹. Une diversité des terroirs et un choix raisonné des productions devraient assurer une récolte suffisante et empêcher l'épuisement des sols en cultures pluviales. L'exemple du district de Muang Fuang proche de Vientiane illustre cette expérience et permet de tirer les premières conclusions (Svengsuksa Bouakhaykhone, 2003).

Le district de Muang Fuang

- 7 Le district de Muang Fuang (fig. 1) se présente comme un couloir d'orientation grossièrement nord-sud, long d'une centaine de kilomètres et large d'une vingtaine, coincé entre deux chaînes de montagnes, le Phou Nheuy à l'ouest et le Phou Kéokang à l'est (fig. 2). Deux rivières et leurs nombreux petits affluents drainent ce long couloir : au nord la Nam Lik, affluent de la Nam Ngum que rejoint le Mékong à une cinquantaine de kilomètres en aval de Vientiane et au sud la Nam Sang qui se jette dans le Mékong à une cinquantaine de kilomètres en amont de Vientiane. Ce couloir est partagé en deux par un relief karstique d'orientation est-ouest jouant le rôle de ligne de partage des eaux. La partie nord, la plus grande est piquetée de pitons karstiques en forme de pain de sucre dominant de plusieurs centaines de mètres la plaine. La partie sud où se situent les sites étudiés est moins aérée. Les collines y sont plus nombreuses les pitons karstiques absents et les vallées bien plus étroites.

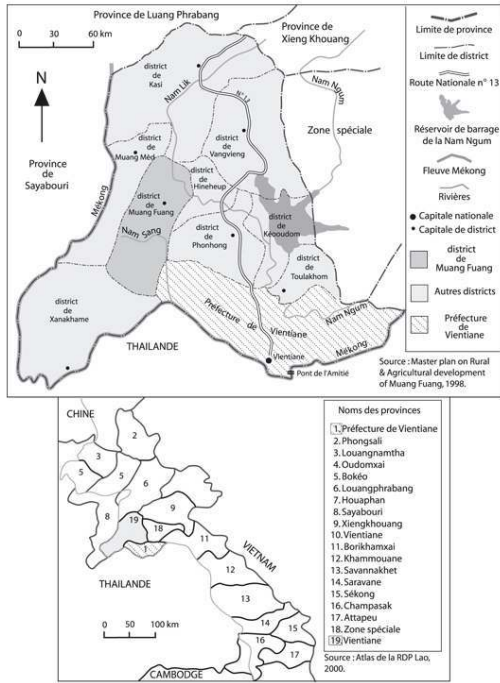
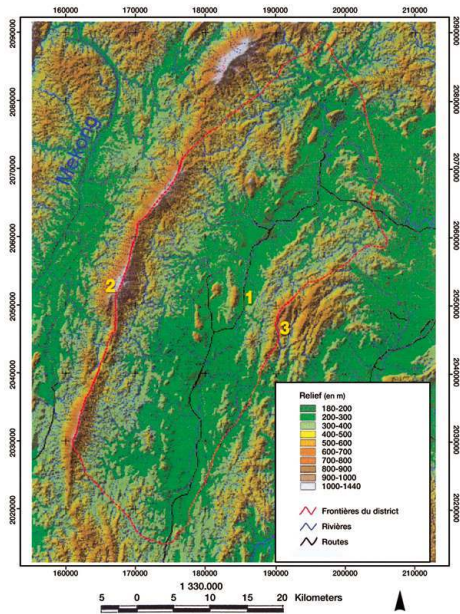


Figure 1. - Le district de Muang Fuang dans la province de Vientiane.



1- Relief karstique au centre du district de Muang Fuang.
 Au Sud le khet de Namhone.
 2- Chaîne de Phou Nheuy.
 3- Chaîne de Phou Kheokang.

Figure 2. - Le relief du district de Muang Fuang.

Source: Mekong River Committee, 1997 (Visual interpreted from Landsat T.M.).

8 Au centre du bassin, de part et d'autre de l'axe routier qui court tout au long de la dépression et met en relation la route nationale 13 au nord avec le Mékong au sud, les villages de Ban Napaphai, Ban Namhone, Ban Phonngame, Ban Nonhai, Ban Natat, Ban Nonsivilai fondés au fur et à mesure de l'arrivée des migrants, constituent le khet de Namhone. Cette circonscription administrative nouvelle correspondant au canton, compte quatre établissements scolaires, un dispensaire, un gros marché, quelques

boutiques d'alimentation et une scierie. L'électrification est prévue pour 2004 et une papeterie devrait bientôt voir le jour. Le goudronnage de la route et la liaison avec la capitale, d'une part, et avec la Thaïlande par le bac de Ban Vang, d'autre part, achèveront de désenclaver le secteur.

- 9 Presque tous ces villages sont d'installation récente mais certains témoignages et quelques vestiges tendent à prouver une ancienne occupation. La grande déportation accompagnant les invasions siamoises, qui aboutirent à la destruction de Vientiane en 1826, vide une première fois la région. La paix française ramène les populations mais durant les longues années de guerre qui marquèrent la décolonisation, cette région, proche de la capitale et d'accès extrêmement difficile, fut une zone de combat et en conséquence vidée une nouvelle fois de ses habitants. Après 1975, la paix revenue, de puissants courants migratoires positifs affectent durablement cette région qui s'était lentement reforestée. Dès lors, le district de Muang Fuang, zone d'immigration pluriethnique de populations montagnardes hmong, yao et khmu fut considéré comme une sorte de laboratoire. Hmong et Yao sont dits Lao Soung ou « Lao des hauteurs » car traditionnellement leurs villages sont établis à 1 000 mètres d'altitude. Les Khmou ou Khmu appartiennent au groupe lao theung « Lao du dessus » car ils vivent traditionnellement dans les moyennes montagnes entre 500 et 800 mètres. Hmong, Yao, Khmu, qui pratiquent tous la culture sur brûlis, appartiennent à la nation mais pas à l'ethnie lao. Ils se différencient des Lao Loum ou « Lao des plaines » ethniquement proches des Thaï et détenteurs du pouvoir
- 10 Le paysage bâti mêle les maisons sur pilotis hauts avec véranda des Lao, les grandes maisons posées sur le sol des Hmong et des Yao, les maisons sur pilotis courts des Khmu, aux toits et cloisons en bambou et quelques villas en dur au style incertain. La tranquillité des villages n'est troublée que par le passage d'un camion, ou d'un vieux bus déginglé couvert de poussière. Quelques zébus indifférents broutent sans conviction une herbe rase en bordure du chemin et un cortège de dindons prétentieux accompagnés de canards semblent sortir tout droit d'un album de Benjamin Rabier.
- 11 Le marché, vaste espace clôturé concentre à lui seul toute l'agitation du lieu. Un long bâtiment en U cloisonné en une succession de boutiques constitue l'ossature de l'ensemble. La barre, parallèle à la route est réservée aux produits coûteux, tissus de soie et vêtements prêts à porter, bijoux en or et en argent, matériel audio visuel, appareils ménagers. Les branches du U abritent des commerces plus communs, tissus de coton en longs rouleaux alignés sur des rayons, produits en plastique, graineteries où s'entassent des sacs de riz, de maïs, de millet et de piments secs, quincaillerie proposant une multitude d'objets, récipients de toutes formes et de toutes dimensions, arrosoirs, fourneaux à charbon de bois, louches et écumeurs, tous fabriqués à partir de bombes non explosées. Derrière ces boutiques, des tréteaux, croulant sous les marchandises, ont été parfois transformés en table de restaurant. Des cordonniers, des couturières et des réparateurs de bicyclettes travaillent en bavardant avec leurs clients. Enfin, au fond de l'enclos, de longues planches posées à même le sol marquent l'emplacement du marché alimentaire qui s'anime en fin d'après-midi.
- Se nourrir dans le khet de Namhone
- 12 Le marché a toujours été et reste le reflet d'une société. C'est au marché que l'homme satisfait le premier de ses besoins, celui de se nourrir et c'est là que s'exprime le plus clairement le type de relation que le groupe humain entretient avec la nature. Tous les marchés du Laos traduisent une grande proximité de l'homme et de la nature. Les

produits proposés, comme la façon de les exposer, nous surprennent et pour tout dire nous mettent souvent mal à l'aise comme Auguste Pavie le notait déjà en 1887, même s'il passait sous silence notre goût prononcé pour les grenouilles et les escargots :

- 13 « Comme en d'autres lieux, les gens du Laos n'ont pas l'aversion qu'à l'Européen pour des animaux que nous n'acceptons dans nos aliments qu'en cas de famine. Quelque accoutumé que je sois déjà à ce cher pays, il me semble drôle de voir en passant, dans les corbeillettes – tressées en bambou, laquées rouge et noir et souvent dorées – que les ménagères portent sur les bras : brochettes de cigales, rat-taupe, chauve-souris près d'une tourterelle, d'un petit poisson ou de quelques œufs, sur un lit d'oranges, de citrons, de fleurs et de fines herbes. » (Pavie, 1921)
- 14 Le marché de Ban Namhone assez semblable à celui que décrivait Auguste Pavie aurait sans doute pu servir de modèle à Louyse Moillon pour ses natures mortes. Voici les légumes et les fruits, petites aubergines rondes, carottes, tomates, châtaignes d'eau, Trapa natans, haricots, pak choï, Brassica rapa, bourgeons lie de vin de bananier, champignons gros et petits, piments, citrouilles, cépales de roselle, Hibiscus sabdariffa, salades, pousses de bambou, citronnelle, oranges, citrons, bananes naines mêlées de feuilles en vrac ou en bouquets et de fleurs en gerbes aux couleurs vives, œillets d'Inde, hibiscus, cannas. Voici les viandes, des poulets et des canards bien blancs et bien propres, certains écartelés et exhibant leurs œufs de couleur orange, des coquelets rôtis et embrochés, des petits oiseaux au plumage multicolore mais à la paupière tristement fermée, jetés en tas ou fixés sur deux tiges de bambou, un rat cuit et aplati. Voici de grosses cuvettes remplies d'une eau sanglante dans laquelle flottent d'énormes morceaux de viande impossible à identifier. Voici des chauves-souris, un petit écureuil au pelage couleur de feu et à la queue en panache, des seaux remplis de grenouilles vivantes et d'innombrables petits tas d'insectes et de larves. Voici sur une table de gros poissons brillants comme des diamants et d'autres qui tournent dans un bac et éclaboussent l'allée dans l'indifférence générale. Plus loin à l'écart de l'agitation, une femme assise sur un tabouret compte ses billets en surveillant deux paniers, fait d'un grossier tressage de lames de bambou, dans lesquels sont enfermés des poulets et un dindon. Une autre, un balancier à l'épaule propose ses fruits et ses gâteaux qui remplissent ses corbeilles. Enfin, un petit garçon serre contre lui un poulet au plumage moucheté, orange et blanc, dont il ne semble pas vouloir se séparer.
- 15 Tous les marchés du Laos se ressemblent même si les ambiances sont différentes selon les lieux. Celui de Phom Savam, ville non encore électrifiée, se prolonge après que la nuit soit tombée. L'atmosphère devient alors étrange avec les centaines de petites bougies qui dessinent des flaques de lumière autour de fruits merveilleux et d'animaux monstrueux. Tous ces marchés du Laos ont quelque chose d'intemporel. À une quinzaine de kilomètres de Vientiane, le rendez-vous du soir des gourmets et des « branchés » de la capitale n'est pas très différent de ce marché décrit par Raquez en 1902 :
- 16 « Les petites Kha, trapues, aux jambes de Japonaises, aux oreilles garnies d'énormes boucles ou plaques d'argent portent dans leur turban de gros bouquets de fleurs sèches. Elles sont arrivées ce matin en famille, dévalant de la montagne en file indienne, hotte maintenue sur le dos par une large bande d'étoffe qui prend appui autour du front comme le joug de nos bœufs domestiques. Les hottes se vident et voilà que s'éparpillent tous les produits, des figues, des bananes, des champignons grands et petits, des racines de toute espèce, des feuilles de bananier qui serviront aux vendeuses laotiennes à la fois d'étal et de sacs, des œufs, de la soie, des cocons dont certains gourmets sont friands, des oiseaux

tués à l'arbalète, d'autres bien vivants mais bien tristes, chantres des bois au délicat plumage, retenus prisonniers dans des cages rustiques. Et surtout des brassées de fleurs. » (Raquez, 1902)

17 Ce curieux marché de Vientiane ressemble à l'antichambre d'un musée d'histoire naturelle avec des spécimens végétaux et animaux prêts à être classés. Citronnelle, champignons, pousses de bambou, gousses de tamarin voisinent avec les oiseaux au plumage coloré et les bigorneaux de mare. Les « œufs » de fourmis rouges, en réalité les larves et les nymphes, les moules de rivière font bon ménage avec les aubergines, les tomates et les bouquets de citronnelle. Une femme propose des larves de cigales dans une bassine. Plus loin, un jeune garçon assis par terre est entouré de poissons, d'oiseaux, de châtaignes d'eau, de graines de flamboyant, de pousses de bambou, de piments, de civelles, de coriandre, de moutarde, et d'énormes citrouilles. Ici une vendeuse écosse des haricots tout en surveillant ses plateaux de sauterelles et de chenilles grillées. Plus loin, voici des blattes géantes aux longues pattes et aux gros yeux noirs emprisonnées sous un filet, des chauves-souris grillées et ficelées sur deux tiges de bambou, des fleurs de *Markhamia stipulata*, utilisées comme condiment, une énorme couleuvre vivante enroulée et ficelée, un petit cervidé dissimulé sous un linge, des rats séchés, des morceaux de pythons frits, des sauterelles et encore des « œufs » de fourmis rouges et des blattes, etc.

18 Il résulte de ces inventaires à la Prévert que chasse et cueillette alimentent une bonne partie de ce marché. Les animaux sont chassés au fusil et à l'arbalète par les hommes et à l'arc et à la fronde par les enfants. Le piégeage est une activité des hommes grands et petits, et les types de pièges sont aussi nombreux qu'ingénieux. Quant aux activités de cueillette, elles se pratiquent dans tous les milieux, en bordure des chemins qui conduisent aux champs, dans les jachères, les rizières asséchées, dans les forêts secondaires et naturellement dans les forêts primaires.

Construire sa maison dans le khet de Namhone

19 Si l'alimentation – types d'aliments, techniques de recherche ou de production, modes de préparation – est le reflet d'une société, la manière de construire sa maison comme les matériaux utilisés est également un excellent critère pour mesurer le niveau de développement d'une société et le type de relation que l'homme entretient avec son environnement.

La maison hmong

20 Originaire de Xien Khouang, Song Kao est venu s'installer dans le district de Muang Fuang en 1991. Séduit par l'offre gouvernementale et par la possibilité de recevoir des terres forestières à mettre en culture, il abandonne la région de Kassi où il avait fait étape à la fin des années 1970. Cette mobilité n'a rien de surprenant car Song Kao est un Hmong et les Hmong sont des agriculteurs nomades. En revanche, le choix d'une région de basses collines et d'un habitat en plaine est beaucoup plus étonnant.

21 Les 300 000 Hmong vivant au Laos appartiennent à la famille linguistique des Miao-Yao dont ils représentent 80 % de l'effectif (Chazee, 1995). De nombreuses légendes évoquant les montagnes enneigées conforteraient l'hypothèse attribuant à ce peuple une origine lointaine, hautes terres du Tibet ou de la Mongolie. Installés en Chine, dans le nord du Vietnam et de la Thaïlande, les Hmong arrivés tardivement au Laos, vers la moitié du xix^e siècle, se sont fixés dans l'est des provinces de Xieng Khouang, Belikhamxay et Houaphan mais ils se sont dispersés, depuis longtemps déjà, dans tout le haut pays du Nord.

- 22 Peuple de montagnes, les Hmong vivent entre 800 et 1 500 mètres d'altitude. Grands chasseurs, éleveurs de porcs et de bovins, ils pratiquent l'agriculture sur brûlis. Riz pluvial mais aussi maïs et pavot sont cultivés sur les pentes après essartage en système itinérant ou en jachère. L'abattage des arbres à la machette est suivi de 3 ou 4 sarclages et dans les parcelles nettoyées par le feu, seuls subsistent quelques grands arbres, ébranchés, sauvegardés pour leur valeur de porte graines. Une fois le sol épuisé, le déplacement du village s'impose.
- 23 Leurs qualités de guerriers, leur volonté de conserver leur identité culturelle, leur localisation dans des zones d'accès difficile les ont conduits à s'engager dans tous les conflits qui ont déchiré la région au siècle dernier. Utilisés comme supplétifs, d'abord par les Français puis par les Américains, les Hmong, une fois la paix revenue, ont maintenu quelques poches de résistance, aujourd'hui encore actives entre Phom Savam et Dien-Bien-Phu, une partie de leurs ressources provenant du commerce d'un bois aromatique, appelé mâi kitsanâa en lao, vendu à prix d'or dans les pays arabes. Suspectés de trahison après la prise du pouvoir par les communistes, nombreux sont ceux qui se sont réfugiés en Thaïlande et au Myanmar ; beaucoup sont partis aux États-Unis et un fort contingent de migrants a été installé par la France en Guyane. Quant au gouvernement laotien, il a cherché à contrôler le peuple hmong en pratiquant une politique de regroupement dont on peut voir les résultats en traversant ces longs villages rues qui jalonnent la crête de la Nationale 7.
- 24 La concession de Song Kao est un vaste enclos de 50 mètres sur 50, délimité par une clôture de fils de fer barbelés que les troupes étrangères ont abandonné par rouleaux entiers à leur départ. Cette barrière, ouverte largement sur le chemin, sera ultérieurement doublée d'une haie de bambou. Trois grosses maisons et une plus petite posées sur le sol entourent une vaste cour centrale dans laquelle se promènent des porcs et une dizaine de poulets. Dans la concession vivent 24 personnes appartenant à une famille élargie aux enfants masculins mariés et aux parents du chef de famille. Au fond de la concession, côté sud, la longue maison à une seule porte donnant sur la cour et dont les murs sont faits de planches verticales clouées, alors que traditionnellement les planches sont mortaisées ou simplement emboîtées, est la maison du chef de famille. Cette longue maison d'une vingtaine de mètres, couverte d'une toiture de lames de bambou se prolonge à chacune des extrémités par des constructions qui ont été manifestement rajoutées ultérieurement. D'un côté, un appentis couvre une pièce close et abrite un hangar et de l'autre côté, une longue maison d'habitation, plus basse que l'autre et aux murs faits de cloisons de bambou, a été adjointe à la précédente. Sur le côté est, a été construite la maison du frère de Song Kao qui vient tout juste de faire soumission et de rejoindre sa famille après 23 ans de maquis. La petite maison est celle du fils de Song Kao, marié depuis 2 ans.
- 25 À l'ouest, la maison du cousin, ancien instituteur, est celle qui a été étudiée. On notera la présence de deux flamboyants à l'entrée de la concession, d'un kapokier et l'absence de toute fleur. Au fond de la cour vers la maison du chef, on a creusé un puits de 6 mètres de profondeur qui a de l'eau tout au long de l'année. Enfin, à l'intérieur de la concession, on a aménagé un beau verger palissadé de manguiers et de bananiers.
- 26 La maison, 4 mètres de large sur 12 de long, se présente comme une longue boîte construite en bois et en bambou, dont les divers éléments sont appareillés sans clou ni vis. L'armature est constituée d'une double rangée de piliers en bois de *Dipterocarpus obtusifolius*, plantés dans le sol sur lesquels reposent deux longues poutres, l'ensemble

parfaitement ajusté, parfois mortaisé. Des solives transversales supportent les planches taillées à l'herminette et une longue poutre centrale sur laquelle s'appuient les deux montants soutenant la panne faîtière. L'unique matériau du toit est le bambou. La panne faîtière et les quatre chevrons en limite du toit sont de grosses tiges de bambou fendues en deux. Quant au toit proprement dit, il est fait d'un lattage de tiges de bambou sur lequel sont posés des bardeaux, fragments de tige de bambou, fendue et écrasée. Ce système parfaitement imperméable, facile à réparer, peut durer plusieurs années. On entre dans la maison par un des côtés. La porte, souvent seule ouverture de la maison hmong, est surmontée d'un auvent qui est une claie rigide de bambou fixée contre le mur de la maison. Enfin, au-dessus de l'auvent, en façade, une ouverture fermée de planches permet de pénétrer dans la soupente ou d'y introduire des outils ou des réserves alimentaires. Deux détails de construction différencient néanmoins cette maison de la maison hmong traditionnelle. Ce sont d'abord les murs constitués de cloisons faites d'un tressage de bambou, souvent de l'espèce *Dendrocalamus longifimbriatus* fixées sur les poteaux verticaux par des brins de rotin serrés très fort. D'autre part, une seconde ouverture a été ménagée côté cuisine afin de permettre aux femmes d'avoir facilement accès à l'extérieur, là où sont entreposées des réserves d'eau et où elles pourront nettoyer et éplucher les légumes et laver casseroles et marmites.

- 27 L'intérieur de la maison, partagé en trois espaces, chambre, cuisine et entrepôt, est d'une grande simplicité et le mobilier est des plus modestes. On remarque immédiatement près de l'entrée trois paillasses posées à même le sol de terre battue sur lesquels sont entassées des couvertures, le tout étant enveloppé de trois moustiquaires accrochées au plafond. À l'opposé de la porte d'entrée, au fond, on remarque deux tables sur lesquelles sont posés des casseroles, des bouteilles, des seaux, des couteaux, des cuillers et bien sûr des denrées alimentaires. Entre les deux tables, par terre, un foyer supporte une marmite dans laquelle mijote une « soupe ». Dans l'angle de la maison, une étagère, sommairement installée, sert de réserve pour l'huile, le sel, les épices et tout un ensemble de produits spéciaux conservés dans des pots en terre et dans des boîtes métalliques fermées ou non. Accrochés au plafond, au-dessus des tables et du foyer, pendent de multiples sacs en plastique qui contiennent des réserves alimentaires, champignons, pousses de bambou ainsi que des semences de maïs, de riz et de légumineuses. En face des trois lits s'amoncellent des sacs plus ou moins remplis, de grains ou d'autres denrées, des paniers de toute forme et de toute dimension, des hottes, une bicyclette et quantité d'outils agricoles, y compris des haches, des machettes et des herminettes.
- 28 À l'extérieur côté cuisine, deux claies horizontales superposées, montées sur quatre piquets servent de rangement à la vaisselle et aux casseroles. À côté de ce meuble rustique un petit potager a été aménagé dans un bac en bambou monté sur pieds, afin de mettre basilic, ciboulette et autres petites herbes hors de portée des dents des animaux errants.
- 29 Enfin devant la façade, un lit avec couverture et moustiquaire sert de siège durant la journée. De l'autre côté de la porte, on a posé une arbalète et ses flèches et deux frondes. L'arbalète, utilisée par les adultes, est une arme redoutable et la flèche, fine tige de bambou terminée par une pointe métallique atteint son objectif – oiseau, grenouille, rat, petit cervidé et même gros poisson – jusqu'à 20 et même 30 mètres de distance. Avec la fronde, les enfants chassent les oiseaux, les rats et même les écureuils. Leur adresse est remarquable.

La maison yao

- 30 Devant une maison d'une affligeante banalité, ressemblant plus à un hangar qu'à une habitation, une femme vêtue d'une longue robe bleu noir, taillée dans une lourde cotonnade, fendue sur les côtés jusqu'à la taille, caresse la tête d'une fillette. Le pan avant de la robe, relevé, laisse voir le pantalon court en coton imprimé.
- 31 La robe dessine un très long col souligné de pompons rouges descendant jusqu'à la ceinture. La taille est prise dans une large écharpe nouée derrière et dont le tissu est le même que celui de la robe. La tête est enveloppée d'un gros et lourd turban d'un tissu de même nature et de même couleur que la robe. La maison est celle du chef spirituel de la communauté yao du village.
- 32 Originaires du nord de la province chinoise de Chekiang, les Yao (Chazee, 1995) auraient suivi, lors de leur migration, un curieux itinéraire. En se fondant sur les légendes qu'ils transmettent de génération en génération, leur longue errance comporterait une traversée maritime et un retour en Chine par la province du Kwantung. De là, ils auraient repris leur marche, vers l'est d'une part et vers le sud d'autre part (Lemoine, 1972). On sait qu'ils pénètrent au Laos à peu près au même moment que les Hmong mais par le nord et le nord-est. Aujourd'hui les communautés traditionnelles yao les plus importantes habitent en Chine du Sud, sur l'île de Haïnan, au Vietnam, en Thaïlande, au Myanmar. Au Laos, les 10 000 à 15 000 Yao se sont dispersés dans tout le nord du pays. Leur habitat est localisé en zone de montagne entre 600 et 1 500 mètres où ils se mêlent aux Hmong. Comme eux, ils pratiquent l'essartage et la culture itinérante pluviale sur pente. À ce titre, ils appartiennent à la catégorie des Lao Soung.
- 33 L'architecture de la maison est des plus banales. Une double rangée de piliers découpe l'espace rectangulaire en 3 longues travées, la travée centrale étant nettement plus large que les deux travées latérales. Ces piliers sont reliés entre eux par des solives, horizontales au centre, légèrement inclinées sur les côtés, celles-ci servant en même temps de chevrons pour la charpente. Le toit s'appuie sur une longue poutre centrale étayée par des montants intermédiaires. On a donc un toit à pans légèrement cassés recouvert de chaume sur un lattage de bambou. Une partie de ce toit est couverte de tôle provenant sans doute de la dotation primitive. Les murs sont faits de planches verticales taillées dans un bois de l'espèce *Pterocarpus macrocarpus* et clouées en haut et en bas sur une longue barre horizontale fixée aux piliers. Les piliers intérieurs permettent de cloisonner l'espace en autant d'alcôves que l'on veut en clouant des planches sur les solives intermédiaires. Seule la partie centrale reste dégagée. On dénombre ainsi 5 volumes isolés dont un, le plus vaste, sur une des largeurs de la maison, est une véritable pièce fermée par une porte. Dans la partie ouverte, on note la présence d'un « salon » avec tables et chaises, proche de l'unique porte d'entrée et de plusieurs lits avec moustiquaires. Au-dessus de chaque lit, des couvertures, des serviettes de toilette et des vêtements sont pendus à une corde accrochée entre deux piliers. Le sol bétonné, recouvert d'un enduit teinté en vert est d'une grande propreté. Rien ne traîne à l'exception de deux tabourets, de seaux et de quelques corbeilles. En revanche, beaucoup d'objets – habits, sacs, outils, paniers – sont accrochés aux piliers ou aux solives. En face de la porte d'entrée faite d'un assemblage de planches clouées, on aperçoit contre le mur des bandeaux de couleur rouge portant des inscriptions et une statuette de couleur vive placée dans une sorte de niche recouverte de bandeaux, le tout posé sur un trépied. Des offrandes ont été déposées sur une tablette et certaines ont été accrochées au support. À côté de l'autel, une table sur tréteaux à double plateaux supporte divers instruments cérémoniels, en haut des flacons contenant des pigments, des pinceaux, des stylets et

quelques produits chimiques venus de Chine, en bas deux piles de cahiers de papier bambou, des livres ainsi que des objets coupants et un bidon en plastique.

- 34 Les Yao pratiquent un syncrétisme mêlant taoïsme et animisme. Dans leur univers religieux, le monde des esprits n'est pas très éloigné du monde des hommes et toute perturbation de l'ordre du monde entraîne la maladie. Pour les Yao, l'homme possède plusieurs âmes parfaitement localisées dans le corps. Un malade est un individu dont une ou plusieurs de ses âmes ont été volées par les esprits. Ces âmes habitent maintenant divers éléments ou objets de l'environnement. Pour libérer l'âme capturée et guérir le malade, le médiateur doit sacrifier des animaux et intervenir auprès des esprits qui retiennent l'âme prisonnière en leur faisant parvenir un message écrit en caractères chinois sur support de papier bambou. On comprend que certaines cérémonies religieuses s'apparentent à des séances de thérapie. On mesure le prestige dont jouit le prêtre guérisseur, véritable chaman et les avantages qu'il peut tirer de son statut. Car naturellement chaque intervention est rémunérée. Au « cadeau » offert au médiateur, il convient d'ajouter le prix de l'animal sacrifié et celui du papier bambou fabriqué par les femmes de la maisonnée. La maison sert donc de dortoir, de salon et de temple. La cuisine, reléguée dans une annexe plus petite aux murs faits de claies de bambou est dans le prolongement du bâtiment principal, ce qui ne semble pas être conforme à la tradition. Enfin, le grenier est nettement séparé de la maison.
- 35 Le grenier, contrairement à la maison, est une construction élégante. Le squelette du grenier est constitué d'un savant assemblage de piliers et de solives de bois. Les cloisons, claies de lames de bambou, ferment l'édifice à l'exception de la porte par où le grain a été introduit et qui est scellée lorsque le grenier est plein. Cette porte d'entrée, fermée aujourd'hui par des planches, ne peut être ouverte sans que le chef de la maisonnée en donne l'ordre. Les deux fenêtres fermées par des volets en bois permettent en saison sèche l'accès au grenier et aux réserves. Le toit fait de chevrons et de lattes de bambou est couvert de bardeaux de bambou. Des barres de bois, croisées, posées sur la panne faîtière renforcent la cohérence de l'ensemble. Enfin pour empêcher l'intrusion de rats, les piliers sont entourés d'un manchon métallique, fabriqué à partir de matériaux de récupération.
- La maison khmu
- 36 Les Khmu appartiennent à la famille ethnolinguistique austro-asiatique. Cette famille représentée au Laos exclusivement par la sous-famille môn-khmer dispose avec 47 ethnies et sous-ethnies de la plus grande diversité des quatre grandes familles linguistiques tai-kadai, austro-asiatique, miao-yao et sino-tibétaine. Les Austro-Asiatiques et notamment les 450 000 à 500 000 Khmu vivant au Laos sont des Lao Theung, « Lao du dessus ». Très respectueux de l'autorité, les Khmu étaient appelés Kha, terme à forte connotation péjorative sous-tendant une idée de servilité. Aujourd'hui encore, et bien qu'assez proches des Hmong et des Yao, ils ne bénéficient pas de ce prestige, de cette aura dont jouissent les populations montagnardes.
- 37 « Ces premiers habitants du Laos, dont le langage dérive du Môn (Région du Ménam) et du Khmer (Cambodge), sont répartis sur tout le territoire national. Avec environ 26 à 36 % des effectifs de la population nationale, ils colonisent pourtant pas moins de 50 % des surfaces. Cette faible densité démographique est une condition de survie pour ces populations d'essarteurs, que l'on appelle aussi les paysans de la forêt. En effet, la production par essartage n'est intéressante que si l'on dispose d'une ressource importante en territoire de culture. Traditionnellement, le territoire forestier en système de jachère utilisé par une famille moyenne de 5 personnes était d'environ 18 hectares

(dont 12 pour le riz). Chaque famille utilise annuellement 1,2 hectare avec un cycle de 15 ans de jachère. En effet, le besoin foncier annuel d'une famille moyenne est de 1,2 hectare (0,8 hectare pour le riz, 0,4 hectare pour le coton, le sésame, l'indigo, l'arachide, le soja, le millet et les patates douces). Les légumes, le piment, le maïs, les papayers et quelquefois le coton et l'arachide sont associés dans les champs de riz. En comparaison, les ethnies Tai sédentaires, pour arriver au même résultat annuel de production de riz, ont besoin d'une parcelle de plaine de 0,4 à 1 hectare, sans nécessité de rotation en système jachère. Les représentants de cette famille se partagent le territoire entre 300 et 800 mètres d'altitude en moyenne, avec des extrêmes à 1 200 mètres dans la province de Xieng Khouang. » (Chazee, 1995)

- 38 Le jeune couple khmu qui nous reçoit est originaire de Xieng Khouang. Leur maison est une des rares maisons khmu du village. Contrairement à la maison hmong et à la maison yao, la maison khmu repose sur des piliers courts et plutôt massifs. On accède par un escalier latéral à une plate-forme à moitié couverte par l'auvent mais qui se prolonge à l'extérieur par une sorte de balcon qui permet de ranger seaux, corbeilles, et quantités d'objets encombrants. On pénètre par une porte, après s'être déchaussé, dans la salle de séjour. Le volume habitable est divisé en deux parties de dimension à peu près équivalente. D'une part, une sorte de grand salon, zone « ouverte » où l'on reçoit, où l'on se rassemble et, d'autre part, une zone « fermée » interdite à l'étranger et dissimulée aux regards des personnes qui n'appartiennent pas à la famille.
- 39 La partie « protégée », divisée en deux par une sorte de couloir, comprend d'un côté, la chambre des parents où est installé l'autel des ancêtres qui reçoit offrandes et prières. Dans le « mur » de cette pièce, on peut reconnaître en faisant le tour de la maison par l'extérieur l'emplacement de la « dernière porte » qui sera ouverte à la mort du premier des parents. En face de la chambre des parents et de l'autre côté du couloir, l'espace est occupé par une seconde chambre et par la cuisine qui correspond directement avec l'extérieur par une petite porte et une échelle d'accès.
- 40 Le séjour, bien éclairé, se présente comme une vaste salle nue, pratiquement sans mobilier. Côté porte, la cloison s'arrête à mi-hauteur et la partie haute est fermée la nuit par une natte que l'on déroule. Par rapport à la porte, on distingue deux parties ; d'un côté, là où le plancher est couvert de nattes, on note la présence de deux tapis sur lesquels sont posées des moustiquaires et des couvertures. Dans le coin de la pièce, une étagère bancale croule sous les petits paniers en bambou, les boîtes métalliques, les bouteilles fermées avec bouchons de chiffons, les couvertures pliées...
- 41 Le reste de l'espace est le séjour proprement dit où le maître de maison, assis en tailleur, reçoit ses invités. De l'autre côté, un grand bac à sable, entouré d'un cadre en bois, couvert de cendres et de restes de bois incomplètement calciné sert de foyer autour duquel se groupent la famille ou les visiteurs le soir et en saison des pluies.
- 42 Au-dessus de ce foyer, accroché au plafond, un grand fumoir, sorte de grand panier fait de bambou tressé, et une dizaine de sacs de semence de maïs.
- 43 Entre le toit et le plafond, la soupente sert de réserve, de grenier et peut-être de cache pour un certain nombre d'objets qu'on ne souhaite pas montrer. Sous la maison, l'espace sert de lieu de rangement pour des outils agricoles divers, un mortier et son pilon et du bois de chauffe qui trouve ici de bonnes conditions de séchage. Les piliers bas de la maison khmu ne permettent pas de fermer cet espace contrairement à la maison lao sous

laquelle on installe fréquemment un métier à tisser voire une pièce en rez-de-chaussée en posant des cloisons entre les pilotis.

- 44 Enfin sur un côté de la maison, une large claie de bambou tressé, posée en appentis abrite une grosse réserve de bois et un grand coffre en bambou tressé joue le rôle de grenier de proximité, assimilable à un cellier.

Produire, cueillir et chasser dans le khet de Namhone

- 45 Confrontés à un certain nombre de facteurs extérieurs – climat, altitude, nature des sols, topographie – les sociétés ont élaboré en fonction de leur niveau technique des systèmes agraires qui répondent de la manière la plus efficace aux contraintes du milieu. Hmong, Yao et Khmu, peuples des montagnes tropicales pratiquent la culture pluviale de pente par essartage en système de jachère ou alors la culture itinérante. L'abattis-brûlis, par la déforestation qu'il entraîne, est un système extrêmement agressif pour le sol et pour la flore. La culture itinérante sur brûlis n'est tolérable que si la jachère est suffisamment longue. Or la pression démographique actuelle, sur un territoire qui n'est pas élastique, conduit à une diminution du cycle des jachères, ce qui compromet la régénération forestière et aboutit à une dégradation du milieu.

- 46 Dans le cadre d'une politique environnementale cohérente, le gouvernement laotien encourage toutes les alternatives à l'abattis-brûlis. La sédentarisation des populations pratiquant le haï étant à long terme l'objectif recherché, les transferts massifs de population, notamment de populations montagnardes, ont permis d'étudier et surtout d'expérimenter en vraie grandeur les chances et les conséquences d'une modification radicale de pratiques ancestrales.

- 47 Afin de suivre, d'encadrer et de contrôler le mouvement, plusieurs zones d'accueil furent créées. Des terres furent attribuées et pour encourager la reconversion, des mesures d'incitation furent prises en faveur des familles et des collectivités :

- allocation de riz permettant aux migrants de subvenir à leurs besoins durant six mois ;
- fourniture de tôles ondulées, de madriers pour la construction de l'habitat ;
- offre de crédits pour louer des engins de terrassement afin d'aménager les anciens *hai* en rizières en courbes de niveau ;
- construction de barrages, d'écoles, de dispensaires ; entretien des axes routiers essentiels ; adduction d'eau et raccordement au réseau d'électricité.

- 48 Le district de Muang Fuang est l'une de ces zones spéciales prioritaires et le paysage du khet de Namhone reflète sans aucun doute les directives gouvernementales et leurs traductions villageoises. Du sommet d'une colline, deux couleurs dominant le paysage de ce khet : le jaune des rizières qui recouvre toute la plaine comme un fleuve doré, coulant entre les deux barres montagneuses et le noir des buttes et des collines qui sont autant d'îlots forestiers dans lesquels s'inscrivent la géométrie des champs et le piqueté des vergers.

- 49 Une rapide enquête appuyée sur l'observation du terroir et de ses différents types de champs, des denrées du marché et des cuisines, du contenu des corbeilles ou des hottes portées par les femmes ou par des enfants, mais également celui des sacs embarqués dans les camions ou les bus à destination de Vientiane ou de la Thaïlande nous permet de brosser un tableau assez complet des productions essentielles du khet.

- 50 On constate, et cela n'a rien d'étonnant, que la culture du riz constitue l'élément dominant du système de production agricole car le riz est la base de l'alimentation. Une

toute petite partie seulement de cette production est en riz pluvial, ce que regrettent les peuples montagnards qui n'apprécient que modérément le riz issu des rizières inondées des vallées alluviales. Le riz de montagne est cultivé sur les collines et sur les versants des deux chaînes de montagnes selon la technique du haï pendant deux ans. Le terrain peut alors être occupé par des cultures pérennes, ce qui serait la meilleure solution. Mais la plupart du temps la parcelle, après deux ans de haï, sera mise en jachère pour une période de deux à six ans. Les légumes qui ont une grande importance dans l'alimentation quotidienne ont trois origines distinctes. Une partie provient des activités de cueillette. Si pousses de bambou et champignons sont des produits sous-forestiers, beaucoup de feuilles, de fruits et de petites herbes sont ramassés dans les jachères ou dans les rizières de bas-fonds à l'intersaison. En bordure des haï, ou dans le haï après la récolte, on cultive des citrouilles *Cucurbita pepo*, des piments *Capsicum frutescens* et des aubergines rondes *Solanum melongena*, des arachides *Arachis hypogea*, des ignames *Dioscorea sp.* Enfin le long des berges des nombreuses rivières de plaine (Taillard, 1971) et à proximité des villages, choux, pak choï, choux de chine ou pet-saï, aulx, oignons, tomates, haricots, petits pois, carottes, patates douces et quantité de brèdes remplissent les multiples potagers tous entourés de hautes claires de bambou. À proximité des villages dans les zones en creux, on reconnaît le taro *Colocasia esculenta* et les papayers *Carica papaya*. Enfin, à proximité des maisons on plante des cannas pour leurs tubercules consommés par les porcs mais aussi par les hommes, et on sème le maïs *Zea mays*. En 1872, Henri Mouhot écrivait déjà :

- 51 « Outre la culture du riz et du maïs, les Laotiens s'adonnent à celle des patates, des courges, du piment rouge, des melons et autres légumes. À cet effet, ils choisissent un endroit fertile dans la forêt voisine, en abattant tous les arbres et y mettent le feu, ce qui donne à la terre une fécondité surprenante. » (Mouhot, 1872)
- 52 Sur les collines, les cultures commerciales prennent une place de plus en plus grande même si la demande est parfois fluctuante. Larmes de Job *Coix lacryma-Jobi*, sésame *Sesamum indicum*, soja *Glycine max*, haricot mungo *Vigna radiata* prennent la place du riz pluvial qui reviendra sur la parcelle quelques années plus tard.
- 53 Sur les versants ombreux, les taches de bananiers très denses fourniront les bourgeons pour l'alimentation humaine et les jeunes stipes pour l'alimentation des porcs. Au soleil, là où le sol est le moins bon, de vastes plages sont occupées par le manioc destiné surtout à l'alimentation animale. Depuis quelques années, les vergers de manguiers et les plantations d'ananas apportent une nouvelle touche géométrique dans le paysage. Il convient enfin de signaler les premières plantations forestières destinées à produire du bois d'œuvre *Tectona grandis* et *Acacia mangium* et du bois de feu *Senna siame*, *Peltophorum dasyrrachis* et *Leucaena leucocephala*.
- 54 « Dans l'ensemble, conclut Svengsuksa Bonakhaykhone (2003), les habitants du district de Muang Fuang vivent dans une économie d'autarcie fondée sur un système ancien de cultures pluviales auquel s'ajoute l'introduction de l'irrigation dans les plaines de la Nam Lik, de la Nam Sang et dans certains bas-fonds des vallées. »
- 55 Mais on commettrait une grossière erreur si l'on en restait à ce schéma, juste mais par trop réducteur. Il convient en effet de compléter le tableau de l'économie villageoise en y incorporant la part de la cueillette (Vidal et Lemoine, 1970). À côté des nombreux plantes ou organes de plantes ramassés dans les champs, la forêt fournit de nombreux produits forestiers non ligneux (*Non Timber Forest Products*). On consomme en effet comme légumes, les feuilles et les fleurs de *Sesbania grandiflora*, *Moringa oleifera*, *Azadirachta indica*.

On récolte également les fruits de *Oroxylum indicum*, *Spondias pinnata*, *Chrysophyllum cainito*

- 56 « Parallèlement, la cueillette de produits sous-forestiers, disponibles presque tout au long de l'année, apportent un revenu appréciable aux villageois mais dans une proportion inégale d'un village à l'autre. Ces produits les plus courants sont les pousses de bambou pour l'alimentation et les tiges de bambou pour l'artisanat, les pousses de rotin *Calamus rotang* pour l'alimentation et les tiges de rotin pour la fabrication de mobilier, les cœurs et les fruits d'un palmier très renommé *Arenga pinnata*, des fruits d'un palmier à huile *Livistona speciosa* du nom local « Mak kho », les exsudats de *Dipterocarpaceae* : oléorésine de *Dipterocarpus alatus*, appelée localement « Nam man nhang » et résine – damar de *Shorea guiso*, appelée localement « Khi si », les écorces masticatoires *Pentace burmanica* et *Pterospermum megalocarpum* et quelques plantes médicinales, en particulier les lianes de *Coscinium fenestratum* dont on peut extraire de la berbérine, utilisée contre la dysenterie amibienne. » (Svengsuksa Bonakhaykhone, 2003)
- 57 Parallèlement à l'agriculture et aux activités de cueillette, il serait tout à fait injuste de ne pas mentionner l'élevage même si cette activité relève encore trop souvent de l'amateurisme. Le troupeau villageois, composé de buffles et de bovins d'une race locale, pâture les parcelles attribuées aux familles mais se disperse sur les terres cultivées, en dehors des périodes de culture. Si les buffles donnent un peu de lait, les zébus ne sont élevés que pour la viande. Poulets, canards, oies, dindons divaguent librement à la recherche de quelques nourritures car le « menu » de la maison est assez pauvre et les épiluchures et les restes des repas sont plus fréquents que le manioc râpé et les grains de maïs. La pisciculture est en plein développement et les Khmu comme les Hmong sont devenus de très bons éleveurs de tilapias et de carpes. Activité traditionnelle des Hmong l'élevage des porcs est une des principales sources de protéines animales. Si les cochons jouent au village le rôle d'éboueurs, ils bénéficient d'une alimentation spéciale à base de manioc, de taro et de stipe de bananier. On les voit fréquemment, trotter, seuls ou en groupe, autour des maisons ou le long des chemins en file indienne comme des promeneurs tranquilles et disciplinés. Il ne faudrait pas oublier le ramassage des insectes et de quantités d'autres petits animaux, le piégeage et la chasse avec deux armes redoutables, la fronde et l'arbalète, le fusil étant réservé pour le gros gibier réfugié dans les forêts résiduelles. Dans cette relation entre la faune et l'homme, il convient de faire une place particulière à la chauve-souris capturée pour sa chair et appréciée pour ses excréments qui constituent d'énormes gisements dans les grottes des montagnes calcaires où elles vivent par millions. Cet engrais, appelé khichia, contribue à l'enrichissement des terres des jardins potagers villageois et est exploité à des fins commerciales par une coopérative locale.
- 58 Si nous ne cherchons pas à aller plus loin dans l'analyse, on serait tenté de conclure que le modèle proposé par le gouvernement laotien est bien adapté à la situation locale et que la réponse des hommes est plutôt positive. On pourrait même penser qu'une certaine aisance caractérise le khet de Namhone. Et pourtant la réalité est beaucoup plus nuancée. Il convient de chercher la source du malaise dans l'émergence d'un paysannat condamné à se limiter aux cultures pluviales et qui ne pourra jamais, dans l'objectif de la suppression du haï, produire du riz. Car si les migrants sont égaux en droit, ils ne sont pas et ils ne peuvent pas l'être en fait. L'opération ne pouvait réussir qu'à la condition d'établir des quotas de populations. En effet si les premières attributions de terre – parcelles en plaine réservée à l'aménagement des rizières, parcelles en milieu collinaire

cultivées en abattis-brûlis la première année, puis en cultures pluviales et converties en vergers et en plantations forestières plus tard, réserves forestières pour le haï et petites parcelles de pâture – ont été réalisées d'une manière équitable, l'offre de parcelles fut rapidement dépassée par la demande notamment en ce qui concerne les parcelles en plaine. Si tous les allocataires ont été dotés d'une même superficie, la part réservée aux parcelles de plaine diminue avec le temps pour finalement disparaître faute de réserve. Dans de nombreux programmes d'aménagement, l'élasticité des biens est un paramètre trop souvent oublié. Les derniers arrivants, pour produire le riz hors du système d'abattis-brûlis, devraient pouvoir cultiver des rizières collinaires irriguées. Or les travaux d'aménagement – dessouchage, terrassement, mise en place du système d'irrigation – exigeraient des investissements qu'aucun d'eux ne peut supporter. Le programme semble donc avoir trouvé ses limites.

- 59 Il serait prétentieux de vouloir tirer des conclusions définitives d'un premier séjour et les observations que nous avons pu faire permettent seulement de positionner le Laos par rapport à un certain nombre de standards communément admis. Mais les instantanés photographiques de ce pays qui paraît marquer le pas dans un monde qui s'emballer ne valent que pour l'instant où ils ont été pris. Il n'est pas impossible que le frémissement que l'on ressent à Vientiane puisse à la faveur de circonstances particulières se propager plus rapidement que l'on serait tenté de le croire à tout le reste du territoire. Néanmoins, il apparaît que le Laos n'a pas encore atteint cette masse critique qui pourrait changer la donne et provoquer une véritable mutation socio-économique.
- 60 Notre réflexion n'a porté que sur la politique de fixation des populations montagnardes considérée comme une tentative de modernisation de l'économie rurale. L'expérience du khet de Namhone ne nous semble pas concluante même si un certain nombre de réalisations pratiques sont positives et si quelques réussites individuelles sont à prendre en compte. S'il est indéniable que les plaines alluviales ont été converties en rizières d'où l'on tire deux récoltes par an, l'occupation des terroirs de versants par des cultures de type pérenne est loin d'être acquise et la pratique du haï loin d'être abandonnée notamment sur les collines éloignées du village. Sans revenir sur les aspects techniques de cette expérience, il convient de dégager les conséquences humaines de ce transfert de populations et d'envisager d'abord les conséquences sanitaires. L'installation de ces populations montagnardes dans un milieu de plaines entre 250 et 280 mètres d'altitude a eu des conséquences immédiates très graves. Les montagnards, beaucoup plus sensibles au paludisme que les paysans des vallées, ont vu leur taux de mortalité s'élever rapidement et dans de fortes proportions lors de leur installation dans la plaine alluviale. Un rapport du PNUD daté de 1997 évalue ce taux à 30 % de la population durant les trois premières années de la mise en place du projet de déplacement et de réinstallation des populations montagnardes vers les terres basses (Goudineau et al., 1977). Sachant qu'il n'existe pas d'immunité contre ce fléau et que les mesures préventives contre les formes les plus résistantes du paludisme à *Plasmodium falciparum* sont coûteuses, dangereuses et d'une efficacité incertaine, on est en droit de se poser des questions sur le bien-fondé d'un tel transfert mettant en jeu la santé des populations.
- 61 Le regroupement des ethnies au sein d'une communauté villageoise comme l'effort de scolarisation sont autant de mesures qui vont dans le sens d'une meilleure intégration. Mais on constate dans le même temps un abandon des repères identitaires, premier pas vers l'acculturation. Nous avons eu la chance d'assister aux fêtes du Nouvel An hmong

dans plusieurs villages de la ligne de crête ainsi que sur le plateau de Xieng Khouang et dans la Plaine des Jarres : partout des rassemblements humains, partout des petites filles en habits traditionnels, disposées sur deux lignes, échangeant des balles et se partageant des friandises. En revanche dans le khet de Namhone, les manifestations furent beaucoup plus discrètes et les rassemblements plus rares comme si quelque chose s'était brisé ou que le site ne permettait plus ce genre de manifestation.

- 62 La modification de la structure de la maison et les changements notés dans les matériaux de construction de l'habitat sont autant de signes de cette perte d'identité. Les habitants les plus riches ont tendance à « oublier » leur origine et à copier l'habitat lao. C'est le cas de ce chef hmong qui a construit une superbe maison, sur pilotis hauts, avec un immense salon dans lequel trône une télévision fonctionnant sur batterie comme tous les autres postes du village diffusant à longueur de journées des programmes thaïlandais où la violence alterne avec la mièvrerie.
- 63 Et pourtant la tradition arrive encore à conserver quelques positions solides.
- 64 Si les fêtes, les costumes traditionnels, les jeux de groupe semblent garder encore beaucoup d'attrait parmi les jeunes générations, c'est surtout dans la pérennité des activités artisanales qu'il faut mesurer la résistance de la tradition face à l'invasion de la modernité. L'usage du bambou comme matériau de construction et le savoir-faire des populations dans l'art de travailler ce végétal pour en faire des cloisons, des barrières, des bardeaux, des corbeilles, des hottes, des canalisations..., l'art du tressage du rotin qui devient sous les doigts du vannier, corbeille, piège à poissons, panier, boîte et couvercle, napperon..., la fabrication du papier à partir de fibres de bambou écrasées, mises à macérer dans de la chaux vive pendant un à deux mois en macération anaérobie puis pilées et écrasées pour en obtenir une pâte gluante de couleur blanchâtre qui sera étalée sur un support face au soleil pour devenir après une demi-heure de séchage une feuille de papier qu'il ne reste plus qu'à décoller de son support et à plier, sont trois exemples de ces savoir-faire ancestraux conservés et intégrés à l'économie moderne.
- 65 Néanmoins, le problème de l'occupation des sols n'a pas trouvé de solution satisfaisante et pour beaucoup de villageois, l'avenir est sombre. L'abattis-brûlis étant interdit, il ne leur reste qu'à vivoter sur les parcelles qui leur ont été attribuées ou à abandonner la terre. Certains seront peut-être tentés de repartir dans les montagnes du Nord pour retrouver et l'altitude et le nomadisme et la liberté dans la solitude. Ce serait, sans doute, la pire des solutions car elle signerait à coup sûr l'échec du programme qui vise, à court terme, à réinstaller les paysans déplacés mais, à long terme, à supprimer le haï au Laos.
- 66 Toutefois, il serait injuste de ne pas reconnaître l'énorme travail d'aménagement réalisé dans le district de Muang Fuang et tout particulièrement dans le khet de Namhone. Une véritable agglomération est née là où il n'y avait rien, il y a une trentaine d'années. La mise en place de structures administratives, centrées autour de l'éducation et de la santé, justifie la sédentarisation et aide à l'intégration. Une collectivité nouvelle est en train de naître et les populations organisent leur existence dans ce nouvel environnement. L'avenir seul nous dira si l'expérience de stabilisation a réussi et quel pourcentage d'échecs individuels se cache derrière le développement économique de cette région.
- 67 Petit pays oublié, le Laos tente aujourd'hui de sortir de son isolement en évitant le piège de la dépendance et en rejetant l'allégeance. Lieu de rencontre des influences indienne et chinoise, le Laos est toujours apparu dans la péninsule indochinoise comme un point d'équilibre fragile. Un jeu de balance, subtil et mortel à la fois, l'a constamment emporté

d'une aire d'influence à une autre aire d'influence par Thaïlande et Vietnam interposés. À l'heure du grand réveil de la Chine et de l'Inde et de leur entrée en force sur la scène internationale, le Laos ne pourra pas faire l'économie de la modernité avec son cortège d'entreprises industrielles et de supermarchés. Lorsque la mondialisation l'aura rattrapé, la recherche d'une alternative à l'abattis-brûlis ne sera plus un programme prioritaire. Sans chercher à faire de la prospective au rabais, il est probable qu'à ce moment-là les derniers Hmong, Yao et Khmu abandonnés dans leurs montagnes, n'intéresseront plus que les touristes et les anthropologues.

BIBLIOGRAPHIE

- Chazee Laurent, 1993. – Les pratiques d'essartage au Laos, les systèmes actuels et leur avenir. Vientiane. 87 p.
- Chazee Laurent, 1995. – Atlas des ethnies et des sous-ethnies du Laos. Bangkok. 20 p.
- Goudineau Y. et al., 1977. – Basic needs for resettled communities in the Lao PDR. Resettlements and social characteristics of new villages. Vientiane : UNDP & UNESCO. 186 p.
- Izikowitz Karl Gustav, 1951. – Lamet. Hill peasants in french Indochina. Bangkok : White Lotus Press. 375 p.
- Lemoine Jacques, 1972. – Un village Hmong vert du Haut-Laos, milieu technique et organisation sociale. Paris : CNRS. 219 p.
- Mouhot Henri, 1872. – Voyage dans les Royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine. Paris : Hachette.
- Le naturaliste Henri Mouhot (1829-1861), né à Montbéliard, fit ses premiers voyages en Russie et en Angleterre puis sollicita une mission dans la péninsule indochinoise. Sa demande, repoussée en France, fut acceptée en Angleterre par les Sociétés de Géographie et de Zoologie de Londres. Arrivé au Siam le 12 septembre 1853, il atteignit les ruines d'Angkor le 23 janvier 1860. Gravement malade, il continue malgré tout sa marche vers le nord. Il arrive à Luang-Prabang le 25 juillet. Ses dernières notes sont datées du 5 août. Il meurt le 10 août 1861.
- Pavie Auguste, 1921. – À la conquête des cœurs. Le pays des millions d'éléphants et du parasol blanc. Les pavillons noirs. Déo-van-tri. Préface de G. Clémenceau. Paris : Éditions Bossard. 359 p., 1 carte.
- Raquez A., 1902. – Pages Laotiennes. Le Haut Laos, le Moyen Laos, le Bas Laos. Hanoï : F.H. Schneider éditeur.
- Svengsuksa Bouakhaykhone, 2003. – Reconstitution du couvert végétal et la revalorisation des terrains après la culture sur brûlis dans le district de Muang Fuang, province de Vientiane, R.D.P. Lao.
- Taillard Christian, 1971. – Les berges de la Nam Ngum et du Mékong : Étude de géographie comparative dans la plaine de Vientiane. Vientiane : Commissariat Général au Plan. 248 p.

Vidal Jules, 1997. – Paysages végétaux et plantes de la péninsule indochinoise. Paris : Karthala-ACCT. 245 p.

Vidal Jules et Lemoine Jacques, 1970. – Contribution à l'ethnobotanique des Hmong du Laos. Journal d'Agronomie Tropicale et de Botanique Appliquée JATBA, Paris, tome XVII, n° 1-4, 59 p.

NOTES

1. Abattis-brûlis : haï en lao, ray en vietnamien.

RÉSUMÉS

Afin de canaliser les mouvements migratoires en provenance des zones d'insécurité et pour sédentariser les populations montagnardes pratiquant le haï, culture itinérante sur brûlis, le gouvernement laotien a engagé un vaste programme de réinstallation des populations déplacées dans des zones d'accueil où il est possible de pratiquer des cultures permanentes sur des terroirs nouveaux à aménager. Le district de Muang Fuang est l'une de ces zones d'accueil. À partir de quelques exemples, pris dans le khet de Namhone, nous avons observé les modes d'insertion des Hmong, Yao et Khmu en analysant leur alimentation, leur habitat et leur nouveau système de production agricole. Si quelques objectifs du programme semblent avoir été atteints, l'expérience envisagée sous son aspect global ne nous semble pas concluante.

INDEX

Mots-clés : culture itinérante sur brûlis, haï, Hmong, Khmu, Laos, population déplacée, sédentarisation, Yao